

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Ce volume allait bientôt paraître, lorsqu'une grave maladie est venue brusquement frapper l'ingénieux artiste qui en avait entrepris l'illustration.

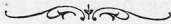
Espagnol et admirateur passionné de son illustre compatriote, nul ne convenait autant que M. Daniel Vierge pour interpréter l'œuvre à la fois si originale et si piquante de Quevedo.

Nous regrettons de n'avoir pu continuer jusqu'à la fin les jolis croquis qui abondent au commencement du livre. Nous nous sommes fait un scrupule de confier à une autre main le soin de terminer les derniers chapitres.

On voudra bien certainement accepter cette lacune comme un témoignage de sympathie pour l'artiste, et comme le respect d'une œuvre qui restera le plus glorieux monument de son talent.

L. B.

QUEVEDO ET SES ŒUVRES



CES histoires de joyeux garçons, fripons, gourmands, insolents et poltrons, qu'on a nommées « les picaresques », tiennent une place importante dans la vieille littérature espagnole. Nous en connaissons une partie par les imitations de Lesage; nous avons une idée plus ou moins exacte de quelques autres qui ont fourni leur part à ce charmant livre, *Gil Blas*, où l'auteur de *Turcaret* s'amusa à peindre la société de son temps et les originaux de son pays, en les costumant à la manière espagnole.

Les picaresques datent tous de la grande époque littéraire de l'Espagne. Il semble que chacun de ces écrivains, dont les noms nous sont arrivés illustres, se soit fait une gloire d'enrôler un enfant dans cette bande joyeuse.

Le premier, en 1835, fut *Lazarille de Tormes*, qui eut pour auteur Don Diego Hurtado de Mendoza, l'historien de la guerre de Grenade; puis vinrent, en 1599, le *Guzman d'Alfarache*, de Mateo Aleman; en 1604 ou 1605, en même temps que le *Don Quichotte*, le *Buscon*, que j'ai

(1) La préface de la première édition (1843, in-8°, Charles Warrée, éditeur) a paru sous forme de lettre adressée à Charles Nodier. La deuxième édition fait partie de la collection Jeannet. La présente étude est inédite.

eu le tort, dans la préface d'une précédente édition, de faire naître six ans plus tôt; en 1608, *la Picara Justina*, de Lopez de Ubeda; puis *Don Querubin de la Ronda*, du même auteur; en 1618, *el Escudero Marcos de Obregon*, de Vicente Espinel, qui fut un épisode du *Gil Blas*; en 1634, *la Garduna de Sevilla*, de Solorzano, l'un des plus féconds des *novelistas* de ce temps; en 1641, le *Diablo cojuelo*, de Velez de Guevara; en 1646, *Estevanillo Gonzalès*; et, parmi les *Nouvelles* de Cervantès, un charmant épisode, resté inachevé, *Rinconete y Cortadillo*.

C'est d'un roman qui vient le troisième dans cet ordre chronologique, et qui est le premier assurément par l'importance et par l'originalité, que j'ai entrepris de donner une traduction fidèle. Quevedo l'avait intitulé : *Historia del buscon llamado don Pablos* (Histoire du maraudeur nommé don Pablos) (1); les éditeurs de la quatrième édition, faite après la mort de Quevedo, en 1648, l'appelèrent le *Gran Tacaño* (le Grand Vaurien); le titre de *Pablo de Ségovie*, que j'ai donné à ma traduction, est plus euphonique, et place notre héros plus nettement avec ses semblables, avec Gil Blas de Santillane, Guzman d'Alfarache et Cherubin de la Ronda.

Don Aureliano Fernandez Guerra, résumant le jugement de l'histoire sur l'illustre auteur du *Buscon*, nous a dit, dans le « Discours préliminaire » de l'édition du Rivadaneira, quelles furent les œuvres, quelles furent la vie et les souffrances de celui que Lope de Vega proclama « le miracle de la nature, l'ornement du siècle », et que Cervantès appelait « le fils d'Apollon ».

Quevedo posséda toutes les connaissances humaines, la philosophie, la morale, la physique et la médecine, le droit et les sciences sacrées; il avait étudié tous les histo-

(1) *Buscon* signifie littéralement l'homme qui cherche sa vie de tous côtés, d'une manière surtout malhonnête. *Tacaño* signifie fourbe, mauvais drôle. M. Fernandez Guerra s'est refusé, avec raison, à consacrer ce dernier titre auquel l'auteur n'a jamais songé.

riens, les poètes anciens et modernes; il lisait toutes les langues savantes; il parlait la plupart des langues vivantes; rien ne lui était inconnu. Une mémoire immense; un talent qui ne fut jamais en défaut; une imagination toujours en éveil, toujours ardente, ont fait de cet homme, si remarquable, un sage politique, un philosophe profond, un orateur éloquent; le plus spirituel, le plus abondant et le plus populaire des écrivains de cette grande époque. À quinze ans, il était couronné en théologie; à vingt-trois ans, on le déclarait le premier des poètes; il n'avait que vingt-quatre ans lorsque Juste Lipse l'appelait le grand honneur de l'Espagne (*magnum decus Hispanorum*).

L'œuvre de Quevedo comprend : des discours politiques et historiques; *la Politique de Dieu et le gouvernement du Christ*; *l'Histoire de Romulus*; *la Vie de Marcus Brutus*, et des fragments.

Des discours satiriques et moraux, parmi lesquels les *Visions*; les *Écuries de Pluton*; *le Monde en dedans*; *la Maison des fous d'amour*; *l'Heure de tous ou la Fortune raisonnable*; et dix autres.

Des discours joyeux : *Invectives contre les fots*; *Ce qui se dit à la cour*, etc.; parmi ces discours, les éditeurs ont placé *l'Histoire du Buscon*.

Des discours ascétiques et philosophiques : *la Vie de saint Paul, apôtre*; *la Vie de saint Thomas de Villeneuve*; *le Berceau et la Tombe*; *la Vertu militante*; *la Constance et la patience de Job*, etc.

Des discours critiques littéraires : *le Conte des contes*; *l'Art de parler correctement le latin*; des études sur Morovelli, Perinola, etc.

Enfin une foule de poésies et de poèmes, que les éditeurs ont classés en neuf parties, placées chacune sous le nom de l'une des neuf Muses; des sonnets, des odes, des discours, des romances, des récits, des intermèdes, des chants burlesques et des poésies sacrées; tous les

genres, en un mot. Nous comptons vingt mille vers dans l'œuvre poétique de Quevedo.

C'est surtout par la *Vie de Marcus Brutus* que Quevedo a le plus contribué, en même temps que le faisait Cervantès, à affurer la correction du magnifique idiome littéraire de l'Espagne. On y rencontre de grandes doctrines, de grandes idées; une magnifique exposition de ce que doit être, dans une république, le rôle de celui qui gouverne au nom de la nation; on y trouve d'inimitables portraits du conquérant, du tyran, du conspirateur, du grand citoyen. Quevedo, conservant constamment sous les yeux cette grande œuvre, y consacra cinquante et un ans d'une existence qu'il passa alternativement, et à plusieurs reprises, dans les honneurs de la cour, dans les amertumes de l'exil, et dans les souffrances de la prison. La *Vie de Marcus Brutus*, qui fut la base de la réputation littéraire de l'écrivain, est le type de ses diverses œuvres sérieuses et politiques, avec *Romulus*, la *Vie de saint Paul*, la *Vertu militante* et le *Berceau et la Tombe*, chef-d'œuvre de grâce, de beau langage et de sentiment.

Mais il faut reconnaître que celles qui ont été la plus complète expression de cet esprit fertile, alerte et étrangement fécond, ce furent ses œuvres badines et satiriques. Il a traité le genre comique et facétieux, la satire, la plaisanterie burlesque, avec une verve, une fougue, une originalité dont aucun écrivain n'avait eu l'idée avant lui, et dont nul après lui n'a su approcher avec autant d'habileté, autant de connaissance des ressources du langage. Pendant vingt-cinq ou trente ans, et avant d'entrer dans le domaine de la presse, ses contes, ses critiques semées d'allusions mordantes, de portraits où tous se voyaient dépeints, où toutes les tristesses, toute la corruption du temps, étaient mises à découvert, couraient de main en main, en copies manuscrites, donnant à l'auteur, dans toutes les provinces d'Espagne, une réputation que ne lui auraient pas acquise ses écrits de haut savoir et de

généreuse philosophie. C'est là le fort commun : les œuvres de longue méditation, de science profonde, obtiennent le respectueux suffrage du petit nombre, des savants, des moralistes, des écrivains juges du bien dire et des pensées élevées, et c'est par les œuvres légères, dont la verve fait tous les frais, que l'on obtient accès dans tous les entendements, que l'on émeut les masses, et que l'on conquiert la popularité.

Il y a là pour l'homme de cœur, pour le moraliste, le plus sûr moyen de prendre corps à corps le vice, la démoralisation, et d'asseoir le règne de la morale.

Les *Visions*, que toute l'Espagne a lues, récitées, commentées, renferment, a dit Capmany, toutes les finesse, les allusions piquantes, les métamorphoses heureuses, les images les plus vives; des mots qui ont été proverbialement consacrés, qui ont pris place dans le langage familier et parmi les idiotismes naturels de l'idiome espagnol. Dans aucun de ses écrits il n'a fait preuve de plus de maestria, de plus de variété dans la locution, de plus de pratique du caractère de la langue, de plus de hardiesse dans les descriptions, de plus d'invention dans les portraits.

Les *Écuries de Pluton* (*las Zaburdas*) doivent être considérées comme un des éclats les plus brillants du génie fantaisiste de Quevedo. Il se propose d'examiner pourquoi l'homme préfère le vice à la vertu; pourquoi, repoussant le bien dont il est sûr, il accepte à la place l'erreur et la douleur. L'auteur, décrivant l'étroit sentier du mal, le chemin large et fréquenté du bien, emprunte à sa palette les couleurs les plus vives, et dispose avec talent, sur les divers plans de son tableau, des groupes animés, de beaux édifices, des lointains enchanteurs. Il flagelle le monde, qui prend tout à rebours, les faits et les pensées; qui appelle sots ceux qui ne favent pas être turbulents ou médifants; sages ceux qui vivent de mauvaises actions et de scandales; vaillants ceux qui troublent le repos des

autres; lâches ceux qui, vivant fagement, évitent de donner lieu à ce qu'il leur foit manqué de respect. Il déclare étrange que l'on confie aux arbitres les plus incertains ce que nous avons de plus précieux, et « que l'on mette l'honneur à la merci des femmes, la santé à la disposition des médecins, la fortune aux mains des gens d'affaires ».

Vifitant les régions infernales, il est témoin des tourments des condamnés, et dépeint le cruel martyr et les poignantes déceptions de ceux qui, dans le monde, ayant eu le savoir, l'art d'écrire et le talent de la parole, n'ont pu avoir ni bon sens, ni sagesse, ni bonne doctrine. Sans pitié, il voue aux châtimens les plus rigoureux ceux qui ont consacré leur talent à écrire des œuvres pernicieuses; ceux qui ont forgé des traités pour consacrer des erreurs; ceux qui ont enchaîné et paralysé les progrès de la science et de l'instruction populaire. Et ici, l'écrivain entreprend une revue des auteurs et des œuvres, à la façon du charmant inventaire que fit le curé d'Argamassilla dans la bibliothèque de Don Quichotte, revue où dominent le savoir, la justesse des aperçus, la sûreté de l'analyse, et la vigueur de la satire.

L'Heure de tous et la Fortune raisonnable (la Hora de todos y la Fortuna con seso) est assurément l'œuvre la plus philosophique, la plus profondément ingénieuse de toute cette série.

Les Dieux de l'Olympe, fatigués de l'éternité, vieillis, blasés sur tout, dédaignés des humains, réclament des distractions, demandent un spectacle; ils veulent essayer de se mêler encore une fois des affaires du monde. La Fortune se charge de les rendre juges des actions et des mérites des hommes.

Combien d'écrivains se sont esrimés avec cette charmante idée des Dieux travestis en habit de ville, s'essayant aux mœurs et au langage des générations modernes. Je ne recherche pas si quelque auteur s'en est

emparé avant Quevedo; mais nul assurément ne l'a fait avec cette verve, cette originalité, cette hardiesse dans l'expression, cette extravagance dans les images.

Jupiter décide qu'à un moment donné tous les hommes se trouveront subitement, et pendant une heure, comme chacun le mérite. Cela se passe le 20 juin 163., à quatre heures du soir. La Fortune, sur l'ordre du père de l'Olympe, se précipite comme un ouragan, elle bouleverse tout.

A cette heure, ceux qui étaient dédaignés et pauvres deviennent vaniteux et endiablés; ceux qui regorgeaient d'honneurs et de richesses, et qui étaient despotes et arrogants, se voient pauvres et abattus; ils deviennent humbles et pieux. Les hommes de bien se changent en vauriens, les vauriens en hommes de bien.

L'heure s'achève, le décret souverain ne permet pas que l'épreuve se prolonge. La Fortune retourne vers le monde; elle pousse sa roue et sa boule dans leurs voies anciennes. Toutes choses reprennent leur place et leur précédente allure, et l'écrivain fournit la morale de ce tableau magnifique des vertus, des fautes, des travers et des crimes de notre monde agité. *La Hora de todos* est un écrit essentiellement politique.

Je ne saurais faire l'histoire de l'œuvre poétique de Quevedo, ni analyser ces nombreuses pièces si variées, inspirées toutes par un esprit charmant, et dans lesquelles le mérite poétique adoucit les vivacités de la satire.

Un grand nombre des sonnets, des madrigaux du maître, vivent encore dans la mémoire des lettrés d'aujourd'hui. Ce sont des pièces classiques, qui appartiennent à l'histoire, qui se rattachent à des incidents de cette époque souvent agitée, et qui occupent dans l'enseignement des universités une place consacrée.

C'est Quevedo qui écrivit le sonnet, resté célèbre, qui fut gravé sur le piédestal de la statue de Philippe III, éri-

gée au milieu des jardins de la Casa del Campo, à Madrid :

*O cuanta magestad, o quanto numen
En el tercer Filipo inviado y santo
Prefume el bronce, que le imita ! O quanto
Estos semblantes en su luz prefumen !*

*Los siglos reverencian, no consumen
Bulto, que igual admiracion y espanto
Mereció, amigo y enemigo, entanto
Que de su vida dilato el volumen.*

*Ofó imitar artifice toscano
Al que à Dios imitó de tal manera,
Que es por rey y por santo soberano.*

*El bronce por su imagen verdadera
Se introduce en reliquia, y este llano
En magestad augusta reverbera.*

Quel éclat, quelle majesté
Dans ce bronze, qui représente
Le faint et glorieux Philippe !
Cette figure resplendit !

Les siècles l'ont respecté ;
Ils ne l'ont jamais altéré.
De l'ami et de l'ennemi
Il reçut un culte semblable,
Tant que dura son existence.

Un habile artiste toscan
Eut le talent de reproduire
Celui qui représentait Dieu
Comme faint et comme monarque.

Le bronze qui rend son image
Est pour nous comme une relique,
Et cette auguste majesté
Rayonne sur cette campagne.

C'est à Quevedo également que fut demandée l'inscription de la statue de Charles-Quint au palais d'Aranjuez :

*Las selvas hizo navegar, y el viento
Al canamo en sus velas respetaba.*
.....

*Dilató su victoria el vencimiento
Por las riberas que el Danubio lava :
Cayó Africa ardiente, gemio esclava
La falsa religion en fin sangriento.*

De lui aussi reste, en première ligne, dans le souvenir de tous ceux qui professent le culte des lettres espagnoles, cette belle invocation à Rome ensevelie dans ses ruines :

*Buscas en Roma á Roma, o peregrino,
Y en Roma misma á Roma no la hallas :
Cadaver son las que ostentó murallas ;
Y tumba de sí propio el Aventino.*

*Yace donde reinaba el Palatino ;
Y limadas del tiempo las medallas,
Mas se muestran destrozó á las batallas
De las edades, que blason latino.*

*Solo el Tibre quedó, cuya corriente
Si ciudad la regó, ya sepultura
La llora con funesto son doliente.*

*O Roma! en tu grandeza, en tu hermosura
Huyó lo que era firme; y solamente
Lo fugitivo permanece y dura.*

Tu cherches Rome dans Rome, voyageur, et tu ne trouveras plus Rome dans Rome elle-même.

Les murailles dont elle se faisait gloire ne sont plus qu'un cadavre.

L'Aventin est devenu sa propre tombe.

Le Palatin est tombé là où il régnait.

Les médailles romaines, rongées par le temps, montrent ce que font les combats des âges, et ne disent plus l'histoire du peuple latin.

Seul, le Tibre a survécu. Son cours arrosait une ville; il baigne une sépulture, et la pleure avec un gémissement de douleur.

O Rome! de ta beauté, de ta grandeur, tout ce qui était durable a disparu. Il n'existe, il ne demeure que ce qui est fugitif.

Les fatires ne sont ni moins nombreuses ni moins vives dans l'œuvre de Quevedo. La plus célèbre est assurément celle qu'il écrivit sur la descente d'Orphée aux enfers. *Celles*, dois-je dire, car il a donné deux pièces sur ce même sujet, qu'il a sans doute affectionné plus particulièrement, une romance et des redondillas. Celles-ci sont la quintessence de la romance. Je traduis une partie de la première pièce, et les quatre strophes de la seconde.

*Orfeo por su mujer,
Cuentan que bajó, al infierno;
Y por su mujer no pudo
Bajar a otra parte Orfeo.*

*Dicen, que bajó cantando,
Y por sin duda lo tengo,
Puez en tanto que iba viudo,
Cantaria de contento.*

*Montañas, riscos, y piedras
Su armonia iban siguiendo;
Y si cantara muy mal
Le sucediera lo mesmo.*

*Ceso el penar en llegando
Y en esenchando su intanto;
Que pena no deja à nadie
Quien es casado tan necio.*

*Al fin pude con la voz
Persuadir los sordos Reinos;
Aunque el darle a su mujer,
Fué más castigo, que premio.*

*Diéronfela lastimados,
Pero con ley se la dieron,
Que la lleve, y no la mire,
Ambos muy duros preceptos.*

*Iba el delante guiando,
Al subir; porque es muy cierto,
Que al bajar, son las mujeres,
Las que nos conducen ciegos.*

*Volvió la cabeza el triste,
Si fué adrede, fué bien hecho:
Si acaso, pues la perdió,
Acerto esta vez por yerro.*

*Esta conseja nos dice,
Que si en algun casamiento
Se acierta, ha de ser errando;
Como errarse por aciertos.*

*Dichoso es cualquier casado,
Que una vez queda soltero;
Mas de una mujer dos veces,
Es ya de la dicha extremo.*

On raconte qu'Orphée descendit aux enfers pour chercher sa femme. Pour sa femme, Orphée ne pouvait descendre ailleurs.

On dit qu'il chantait en descendant; je n'en doute nullement. Il chantait de contentement, puisqu'il était veuf.

Il put enfin, par ses chants, persuader les sombres royaumes. Mais lui rendre sa femme, ce fut plutôt un châtement qu'une récompense.

On la lui rendit à contre-cœur, mais avec la condition de l'emmener et de ne pas la regarder. Deux lois rigoureuses.

Le malheureux tourna la tête. S'il le fit exprès, il fit bien; s'il le fit involontairement, ce fut une erreur opportune.

*Al infierno el Tracio Orfeo
Su mujer bajó à buscar,
Que no pudo à peor lugar
Llevarle tan mal deseo.*

*Canto; y al mayor tormento
Puso suspension y espanto,
Mas que lo dulce del canto
La novedad del intento.*

*El Dios adusto ofendido
Con un extraño rigor
La pena que hallo mayor
Fué volverle á ser marido.*

*Y aunque su mujer le dió
Por pena de su pecado,
Por premio de lo cantado
Perderla le facilitó.*

Orphée aux enfers, un matin,
S'en va redemander sa femme.
Non, jamais, entre feu et flamme
Ne poussa plus triste dessein.

Il chante; aux accords de sa lyre,
Tout l'enfer s'arrête, étonné,
Non pas d'un talent si vanté,
Mais d'un tel accès de délire.

Pluton, justement offensé,
Blâmant cette faute nouvelle,
Ne voit pas peine plus cruelle
Que remarier l'insensé.

Mais alors qu'il la lui rendait
En châtiment de cette offense,
Pour récompenser sa vaillance
Il lui dit comme il la perdrait.

Ces deux poésies soulevèrent contre Quevedo les colères du beau sexe, qui arma contre lui des défenseurs; mais il était brave, il maniait l'épée comme l'auteur de la *Grandeur des armes*, dont il fait le portrait au chapitre XIV du *Buscon*. Il s'en tira sain et sauf. Il n'en fut pas de même des suites de ses poésies politiques, et du sonnet

suivant, inspiré par l'indolence de Philippe IV, qui laissait démembrer son royaume sans en prendre souci.

*Los Ingleses, señor, y los Persianos
Han conquistado à Ormuz; las Filipinas
De Holandeses padecen graves ruinas;
Lima esta con las armas en las manos;*

*El Brasil en pader de Lusitanos,
Temerosas las islas sus vecinas,
Y Bartolina y treinta Bartolinas
Seran del Turco en siendo del Romano.*

*La Ligua junta y todo el Oriente
Muistro emperis pretenden se trabuque;
El dano es pronto y el remedio tarde.*

*Responde el rey, destierren luego a Puente,
Llamen al conde de Olivarès duque,
Cafe à su hija y vámonos al Pardo.*

Les Anglais, Sire, et les Perses ont pris Ormuz; les Hollandais ont ravagé les Philippines; Lima est debout, les armes à la main.

Le Brésil est au pouvoir du Portugal, qui menace les îles ses voisines; Naples et trente autres villes seront au Turc ou au Romain.

La ligue de tous et tout l'Orient prétendent bouleverser notre empire; le danger est proche et le remède ne vient pas!

Et le roi répond : « Qu'on exile Puente; qu'Olivarès soit nommé duc; qu'il marie sa fille, et allons-nous-en au Pardo. »

Ce sonnet, qui eut une fâcheuse influence sur la destinée du poète, me conduit à la partie biographique de cette étude. Mais ce ne sont pas les incidents ordinaires de la vie de l'homme que nous avons à rechercher ici, c'est le côté anecdotique, qui nous aidera le mieux à en retracer le caractère, et à recueillir les manifestations de ce merveilleux génie.

Don Francisco Quevedo Villegas, né à Madrid en 1580, fils d'un secrétaire de la reine Anne d'Autriche, fut

orphelin de bonne heure, et envoyé par son tuteur à l'Université d'Alcala. J'ai rappelé combien ses succès furent rapides, combien était grande l'étendue de ses connaissances, à l'âge où le plus grand nombre suivaient en tâtonnant les premiers degrés de l'enseignement.

La célébrité qu'il acquit, alors même qu'il suivait encore les cours de l'Université, lui fit des amitiés nombreuses. Il vint à la cour; il y trouva des protecteurs puissants; il trouvait ouvertes devant lui toutes les avenues d'une brillante carrière; mais il était dans sa nature active, impatiente, de préférer la vie agitée et indépendante. Il eût été homme de guerre; une infirmité grave le condamnait à une existence à peu près sédentaire; mais la fougue de son esprit ardent le lançait néanmoins dans la vie de lutte et d'aventures.

Les gentilshommes de ce temps mettaient facilement l'épée à la main, et Quevedo, maître dans la science de l'escrime, comme il était maître en toutes sciences, ne se fit faute de querelles et d'actes de vaillantise. Ses biographes racontent qu'étant encore étudiant, il avait enlevé la maîtresse d'un de ses camarades. Celui-ci le provoque; Quevedo fait bonne contenance; on le traite de lâche; il dégaine et blesse grièvement son adversaire. Plus tard, à Madrid, passant de nuit dans la calle Mayor, il est rencontré par un certain capitaine Rodriguez, champion, sans doute, de quelqu'une des offenses lancées par sa plume satirique. La provocation était facile; on ne se bat plus aujourd'hui pour si peu. Le capitaine se place au haut du pavé, et veut obliger Quevedo à en descendre. On met tout aussitôt l'épée à la main; le capitaine blesse le poète au front; celui-ci, d'un coup de pointe, traverse le bras droit de Rodriguez.

Une troisième rencontre eut pour Quevedo des conséquences graves. Il assistait, en 1611, en l'église San-Martin, aux ténèbres du jeudi saint. Auprès de lui, sur les dalles, devant le chœur, était agenouillée une femme

d'apparence très distinguée, d'une tenue parfaite, qu'il ne connaissait nullement. Un cavalier s'approche d'elle, et, sans doute à la suite d'une discussion née ailleurs, l'interpelle et la frappe. Quevedo s'élançe, saisit l'agresseur par le bras, l'emmène hors du temple. Aveuglés tous deux par la colère, ils dégainent, se battent avec fureur; l'agresseur tombe mortellement blessé. La famille s'agita pour obtenir vengeance; Quevedo passa en Italie, et se rendit à Naples, auprès du duc d'Osuna, qui lui avait offert la charge de secrétaire de la vice-royauté. Il s'y fit remarquer par son activité, son intelligence et son excessive probité, et le roi lui donna l'habit de l'ordre de Saint-Jacques avec une pension de 500 ducats.

Le duc d'Osuna ayant été disgracié, Quevedo rentra en Espagne, se retira dans sa petite seigneurie de la Tour de Juan Abad, dans la Manche, où il vécut plusieurs années dans la retraite et le travail. Ses œuvres les plus importantes datent de cette époque. C'est vers ce temps, aussi, qu'il se maria, obéissant aux affectueuses instances de ses amis, et particulièrement de la duchesse de Lerma, à qui il avait adressé la lettre « sur les conditions du mariage », que j'ai introduite dans le chapitre xix de l'histoire de Pablo de Ségovie. Sa femme, doña Esperanza de Aragon, appartenait à la plus haute noblesse d'Aragon et de Catalogne. Il vécut avec elle huit mois dans un bonheur parfait, et la perdit subitement pendant un voyage qu'il avait fait à Madrid.

Breton de los Herreros, qui, de notre temps, a fait figurer Quevedo dans une charmante comédie intitulée *Quien es ella*, lui fait dire à l'occasion de doña Esperanza :

*Ella al fin era una sola
Y se llamaba Esperanza!
Muerta la Esperanza mia
Donde plebeya ni hidalga,
Donde hallar otra que valga
Lo que mi esposa valia?*

Elle était pour moi seule au monde;
 Elle se nommait Espérance,
 Et j'ai perdu mon Espérance!
 Où trouverai-je dans le monde
 Femme noble ou plébéienne,
 Qui vaille ce qu'était la mienne?

Quevedo rentra à Madrid. Le tout-puissant comte duc d'Olivarès lui ouvrit sa maison, et fit faire auprès de lui des démarches afin de se l'attacher. Le roi le nomma son secrétaire pour les affaires étrangères. Il avait alors cinquante-deux ans.

Son séjour à la cour, et les attentions nombreuses dont il était l'objet ne modérèrent nullement ses penchans satiriques. Qu'il fût d'ailleurs auteur ou non des poésies politiques et des critiques qui circulaient, on lui en attribua la majeure partie, et tout particulièrement celle-ci, que le roi trouva un jour, à table, sous sa serviette :

*Catolica, sacra real majestad
 Que dios en la tierra os hizo deidad
 Un anciano pobre sencillo y honrado
 Humilde os invoca y os habla postrado.*

*Et cuanto Dios cria fin lo que se inventa,
 Demas que ella vale se paga la renta.
 A cien reyes juntos nunca ha tributado
 España las sumas qui á vuestro reinado.
 Ya el pueblo doliente llega á recelar
 No le echen gabela sobre el respirar.
 Los ricos repiten por mayores modos :
 « Ya todo se acaba, pues hurtemos todos. »*

Sainte et royale majesté chrétienne,
 A qui Dieu donna son pouvoir sur terre,
 Un pauvre vieillard, soumis et honnête,
 A vos pieds, courbé, vous fait sa requête.

L'impôt frappe tout ce que Dieu créa,
 Sans parler de tout ce que l'on invente,

La rente se paie plus qu'elle ne vaut.
L'Espagne, à cent rois, n'a jamais donné
Autant qu'elle apporte à votre royaume.
Le peuple, affligé, inquiet, se demande
S'il ne paiera pas pour l'air qu'il respire.
Les riches aussi, et sur tous les tons,
Disent : C'est la fin; car tous nous volons.

Ceci se passait en décembre 1639. Quevedo avait soixante ans. A onze heures du soir, des recors pénètrent dans l'appartement qu'il occupait chez son ami le duc de Medinaceli, et, sans lui permettre de prendre aucun vêtement, même un manteau, on le jette dans une voiture. On le conduit à la porte de Tolède, où l'attendait une litière avec une escorte d'alguzils. Et aussi rapidement que le permettaient les voyages de ce temps, par un froid rigoureux, on le conduit à Léon, à quatre-vingts lieues de Madrid, et on l'enferme dans le monastère royal de San-Marcos.

Placé d'abord dans une chambre à peu près convenable, et suffisamment close contre le mauvais temps, il fut ensuite descendu, par ordre du comte-duc, dans un cachot, au-dessous du niveau de la rivière.

« Ma prison, écrivait-il à un ami, est une pièce souterraine, humide autant qu'une source; obscure comme une nuit constante; froide au point qu'on se croirait toujours en janvier. Sans comparaison, elle ressemble plus à un sépulcre qu'à une prison.

« Elle peut avoir vingt-quatre pieds de long et dix-neuf de large. Les murs et la voûte sont de tous côtés rongés par l'humidité. Tout cela est si noir, que cela ressemble plus à une caverne de voleurs qu'à une prison pour un honnête homme.

« J'ai pour écrire, au milieu de la pièce, une table assez grande pour porter une trentaine de volumes. Mon lit, qui est à droite, n'est ni trop somptueux ni trop indécent. Mes chaînes, il n'y a pas beaucoup de temps que j'en

avais deux paires ; mais un bon religieux de cette maison est intervenu pour m'en faire enlever une paire. Celle qui me reste pèse huit à neuf livres ; celle qu'on m'a retirée pesait bien davantage, de sorte que je marche maintenant comme si je n'en avais pas.

« Dieu aide avec une affectueuse attention l'homme persécuté. S'il envoie la neige, il donne aussi la laine, et celle-ci réchauffe ce que l'autre a glacé.

« C'est là la vie à laquelle m'a condamné celui qui est devenu mon ennemi parce que je ne voulais pas être son serviteur. »

Dans le même temps, poussé à un acte de faiblesse par le désespoir et par la souffrance, il écrivait au duc d'Olivarès : « Je suis aveugle de l'œil gauche, je suis perclus, et mon corps se couvre de plaies. Ceci n'est pas la vie, c'est la préparation à la mort ! Et si je vis, c'est un oubli de votre part, sans doute, car il ne me manque pour être mort que la sépulture. Il n'est pas de notre époque de se faire justice par la faim et par la nudité. Je ne demande pas la liberté, je demande à changer de pays et de prison... »

Les voyageurs qui vont visiter à Léon le bel édifice de San-Marcos, ses vieilles constructions primitives du XII^e siècle, ses riches restaurations de la Renaissance, sont toujours conduits vers le cachot où Quevedo resta enfermé près de quatre ans.

Il y a ainsi en Espagne, pour l'écrivain, deux pèlerinages obligés : Argamazilla, où fut la prison de Cervantès ; San-Marcos de Léon, où fut le cachot de Quevedo.

Abattu tout d'abord par ce traitement cruel, il appela ensuite à lui le souvenir de sa jeune énergie, les consolations de l'étude ; et, comme il avait laissé à la Tour de Juan Abad ses travaux commencés, il écrivit, dans cette nuit constante, la *Vie de Romulus*, le *Berceau et la Tombe*, l'*Introduction à la Vie dévote*, *La constance et la patience de Job*. Ceci était d'un douloureux à-propos.

Il se retrouva poète à certains moments. On marquerait aisément, parmi la collection des neuf Muses, les pièces empreintes de mélancolie et de résignation qu'il écrivit sous cette voûte, où il entendait couler et clapoter au chevet de son lit les eaux du Bernezga. Les strophes que je vais encore citer sont assurément de cette époque douloureuse.

*Todo este mundo es prisiones,
Todo es cárcel y penar :
Los dineros estan presos
En la bolsa donde están.*

*La cuba es cárcel del vino,
La trox es cárcel del pan ;
La cáscara, de las frutas ;
Y la espina, del rojal.*

*Las cercas y las murallas
Cárcel son de la ciudad,
El cuerpo es cárcel del alma,
Y de la tierra la mar.*

*Del mar es cárcel la orilla,
Y en el orden que hay estan,
Es un cielo, de otro cielo,
Una cárcel de cristal.*

Tout dans notre monde est prison.
Tout est prison ; tout nous est peine.
Notre argent se trouve en prison
Dans la bourse qui le renferme.

La cuve est la prison du vin ;
La prison du pain c'est la huche ;
La corbeille enferme les fruits ;
L'épine est prison pour la rose.

Les remparts, les tours, la muraille,
Sont la prison de la cité ;
Le corps est la prison de l'âme ;
La mer emprisonne la terre.

La mer a pour prifon la rive,
 Et tout en haut, le firmament,
 Pour le ciel qui nous environne,
 Eft une prifon de cristal.

Enfin le favori tomba. Les amis de Quevedo intercédèrent; le roi lui fit grâce. On le transporta à Madrid; il y recueillit le peu qu'il possédait, et, plutôt mort que vif, se fit emmener à la Tour de Juan Abad, « ne pouvant parler fans fatigue, ayant horreur de l'obscurité. » A peu près fans fouffle, abîmé de douleurs, fans nulle force, ne pouvant même tenir une plume, il se hâta de dicter de fon lit la fin du *Marcus Brutus*. Puis, un jour, il se fit porter, à cinq lieues de la Torre, à Villanueva de los Infantes, où il fit son testament, et il y mourut, à foixante-cinq ans, le 8 septembre 1645.

Quevedo était de taille moyenne. Il portait une abondante chevelure noire, un peu crépue; fa tête était bien conformée, le front haut et large, avec quelques cicatrices de blessures qui donnaient la preuve de son courage. Il avait le nez grand et gros, de fortes moustaches, avec l'impériale; les yeux étaient très vifs, mais tellement faibles, qu'il portait continuellement des lunettes. Son corps était ramassé, les épaules tombantes et fortes; bien conformé de la taille, mais boiteux, et infirme des deux pieds, qui étaient entièrement tournés en dedans.

Ce furent là la vie et les souffrances de ce grand génie parmi les génies littéraires et artistiques qui firent la gloire du règne de Philippe IV.

Revenant maintenant et tout spécialement à l'œuvre qui occupe le présent volume, il m'importe de l'étudier attentivement, et de rechercher à quelle époque de la vie du grand écrivain elle se rapporte. Ce problème ne me semble avoir occupé aucun des commentateurs et des biographes de Quevedo, et cependant je le crois facile à résoudre.

D'où vient que, profond penseur, philosophe austère, écrivain sublime et pur, comme il l'a été dans toutes ses œuvres morales ou politiques, il ait pu, en même temps, devenir, dans ses œuvres burlesques, et dans celle-ci particulièrement, obscur, inculte, et quelquefois de mauvais goût.

On peut en trouver la raison dans l'âge auquel, selon le calcul que je ferai plus loin, il y a lieu de croire que Quevedo fit son livre. Ce n'est encore, en effet, qu'une philosophie qui s'effaye; on reconnaît en plusieurs endroits la touche d'un jeune homme, de l'enfantillage; puis une certaine timidité dans l'emploi d'expressions peu licites qui, plus tard, dans les *Visions* par exemple, c'est-à-dire à un âge plus avancé de l'auteur, arrivent en abondance et quelquefois avec une étrange désinvolture.

Cependant, quoique l'œuvre d'un jeune homme, le *Buscon* dénote déjà une grande finesse d'observation; c'est le jeu d'un homme de talent qui prélude à des études sérieuses par une œuvre d'imagination et d'esprit. Il est, comme *Guzman d'Alfarache* et ses frères, mais à meilleur titre qu'eux tous, une critique amusante de tous les abus, de tous les défauts, de tous les ridicules de ce temps. Dans sa course vagabonde à travers l'Espagne, de Ségovie à Alcalá, d'Alcalá à Madrid, à Tolède, à Séville, Pablo l'aventurier rencontre sur son chemin une foule d'originaux dont il nous dit l'histoire, les vertus, les vices, avec une verve des plus enjouées, avec une foule de mots piquants, de comparaisons plaisantes dignes de notre Rabelais, et que nous retrouvons dans Scarron. Ici c'est un poète, seigneur de huit cent mille strophes; plus loin, un avare, prototype de misère; un maître d'école dont le docteur Canizarès de *Guzman d'Alfarache* n'est qu'une mauvaise copie; là c'est un *hidalgo* gonflé de vanité, noble comme le roi, mais pauvre comme un gueux; un vieux soldat parlant des

guerres de Flandre aux gens qui viennent de Chine, et de la Chine à ceux qui arrivent de Flandre; un ermite licencieux et fripon; plus loin, dix spadassins, tous plus ridicules les uns que les autres, mal vêtus, mal coiffés, marchant le nez au vent, la rapière relevée, les moustaches menaçantes. Puis des chevaliers d'industrie, des mendiants, des filous, des pages, des vieilles femmes, messagères d'amour, des nonnes, un bourreau, de beaux cavaliers, de belles dames, et des hiftrions dignes de ces premières troupes qui jouaient *le Masque, les Olives* et *le Rusian*, dont Lope de Rueda fut l'auteur. Tout cela peut s'appeler à bon droit la *Comédie espagnole*, la comédie aux cent actes divers; c'est une galerie des portraits les plus vrais; c'est le chef-d'œuvre du style facétieux; c'est un feu roulant d'idées extravagantes, de mots burlesques, de traits inattendus; c'est, surtout, une histoire intime des mœurs de nos voisins aux xvi^e et xvii^e siècles.

Notre héros, Pablo, le *Buscon*, le grand vaurien, passe au milieu de tout cela, essayant de tous les métiers, se moquant de tout, mendiant un jour, semant l'or le lendemain, malheureux presque toujours, mais malheureux en plaisantant, en riant et en faisant rire.

. . . *Jam trepidas frigore, jamque cales.*
Jura doces, suprema petis, medicamina curas,
Dulcibus et nugis seria mixta doces.
Dum carpiſque alios, alios virtutibus augeſ,
Conſulis ipſe omnes, conſulis ipſe tibi...
Et modo divitiis plenus, modo paupere cultu,
Triſtibus et miſeris dulce ſolamen ades.
Sic ſpeciem humanæ vitæ, ſic preſero ſolus,
Proſpera complectens, aſpera cuncta forens...
Me lege diſertum, tuque diſertus eris (1).

(1) VICENTE ESPINEL. Épigramme à Guzman d'Alfarache.

Tout en donnant du champ à sa plume et du jeu à son imagination, Quevedo suit son héros pas à pas, et le conduit ainsi jusqu'à la preuve de cette vérité morale et philosophique : que l'homme de basse extraction, nourri de mauvais exemples, et trop faible, trop insouciant pour s'amender d'une manière sérieuse, ne peut jamais atteindre un but heureux; qu'il doit nécessairement voir échapper tout ce qu'il désire, tout ce qu'il espère, et que, « pour améliorer son sort, il ne suffit pas de changer de lieu, il faut aussi changer de conduite et de principes ».

Je n'ai trouvé chez aucun biographe des documents certains sur l'époque précise à laquelle le *Buscón* fut écrit; mais je crois pouvoir me servir, pour remplir cette lacune, de deux faits historiques auxquels il est fait allusion dans les chapitres VI et VIII.

Antonio Perez, premier secrétaire d'État du roi Philippe II, gravement compromis, dès 1578, dans un procès intenté par l'Inquisition à Escovedo, secrétaire de don Juan d'Autriche, fut arrêté, mis à la torture, et retenu pendant plusieurs années dans les cachots du saint office. Il parvint à s'échapper, en 1590, se réfugia en Aragon et plus tard en France, pendant qu'on le condamnait comme contumax et qu'on l'exécutait en effigie.

L'Inquisition le poursuivit même au delà des Pyrénées; quelques féides tentèrent de l'assassiner, soit à Paris, soit à Londres; puis enfin, Henri IV l'ayant pris ouvertement sous sa protection, les persécutions cessèrent, et il mourut de mort naturelle en 1611, à Paris.

Le héros du roman de Quevedo était à Alcalá au moment où l'Inquisition, craignant quelque tentative d'Antonio Perez ou de ses amis, le faisait poursuivre jusqu'à la cour de France, et recherchait partout ses prétendus émissaires.

Ce fait a, dans l'histoire de Pablo, si peu d'importance,



que si le nom d'Antonio Perez s'y trouve cité, ce ne peut être que pour cause d'*actualité*. Quevedo a parlé d'Antonio Perez parce qu'il était à la mode; et s'il eût fait son livre alors que l'ancien ministre de Philippe II n'existait plus, il n'en eût pas dit un mot. Ce fut donc avant 1611.

Le second point est plus précis. Sur le chemin d'Alcala à Ségovie, au chapitre VIII, Pablo rencontre un professeur de haute escrime, qui lui dit vouloir adresser au roi un mémoire dans lequel il indique un moyen de réduire Ostende. Le siège avait été mis devant cette place en 1601, la ville fut prise en septembre 1604, et c'est évidemment alors que les esprits étaient le plus occupés de cette opération, qu'un moyen de réduire Ostende pouvait être proposé opportunément. Ce serait donc entre 1602 et 1604 que le *Buscon* fut écrit. Cervantès publia, en 1605, la première partie du *Don Quichotte*. Quevedo avait alors vingt-deux ou vingt-trois ans.

Il règne, en effet, sur toute l'œuvre de Quevedo une teinte réellement juvénile. Les détails du séjour de Pablo à Alcala sont de nature à prouver que l'auteur n'avait pas quitté depuis longtemps les bancs de l'Université. Pablo est étudiant, moqueur, bruyant, malicieux avec tant de naturel, qu'un étudiant seul peut raconter de la sorte. En amour, il montre tant de timidité, tant d'hésitation, qu'on est obligé de reconnaître chez l'écrivain autre chose que la délicatesse d'un homme du monde : c'est toute l'inexpérience de l'adolescent. Quevedo a prouvé bien des fois, dans ses diverses œuvres burlesques, que son parti était pris quant à la délicatesse, et qu'il ne craignait pas l'obscénité. Ici ce n'est pas de même : il est ce que sont les jeunes gens, un peu ordurier, mais nullement licencieux. Il ne fait pas ce que c'est qu'une bonne fortune; il n'en était pas encore peut-être à l'enlèvement et au duel que j'ai racontés. Pablo n'a pas de bonnes fortunes, et Quevedo trouve plus facile de nous laisser croire

que son héros a toujours été malheureux, que de nous confier des détails d'amours qu'il fait à peine par lui-même. En un mot, notre écrivain est inexpérimenté; ce ne fut que plus tard, et quand les années l'eurent rendu moins scrupuleux, qu'il lâcha la bride à sa verve dévergondée.

Quevedo fait preuve d'un talent d'observation, d'une finesse d'aperçus bien rares à cet âge; mais on remarquera que les originaux des portraits qu'il peint avec tant d'habileté sont de ceux qu'un écolier rencontre à tout moment, dont il entend parler sans cesse. Il fait les portraits qu'on peut faire à son âge avec son génie; mais il ne touche pas aux rangs plus élevés de la société espagnole; ce qui prouve, non pas qu'il est hors d'état de la décrire, mais qu'il est trop jeune encore pour y avoir été introduit.

La date du *Buscon* est donc bien antérieure à la date que Navarrette indique, c'est-à-dire celle de 1626, que porte l'édition de Saragoſſe. Les copies manuscrites du roman ont couru le monde bien avant que l'auteur songeât à l'impression. On fait combien les éditions imprimées ont été nombreuses; elles s'élèvent à plus de quarante.

C'est en 1641 que fut publiée à Paris, par le fleur de la Geneste, une première traduction des œuvres burlesques de Quevedo, comprenant six *Visions*, l'*Aventurier Buscon* et les *Lettres du chevalier de l'Épargne*. Peu d'années après, en 1647 et en 1653, parurent à Rouen de nouvelles éditions de l'œuvre de la Geneste. En même temps, un anonyme faisait imprimer à Lyon (1644), puis à Paris (1653), deux traductions dont je ne connais l'existence que par le savant biographe Nicolas Antonio. Plus tard enfin, à Bruxelles, en 1718, un Parisien nommé Raclots publia une nouvelle traduction du *Buscon* et des *Visions* de Quevedo, traduction qui n'est, à bien prendre, qu'une copie de celle de la Geneste, tout au plus assez modifiée pour n'être pas traitée de plagiat.